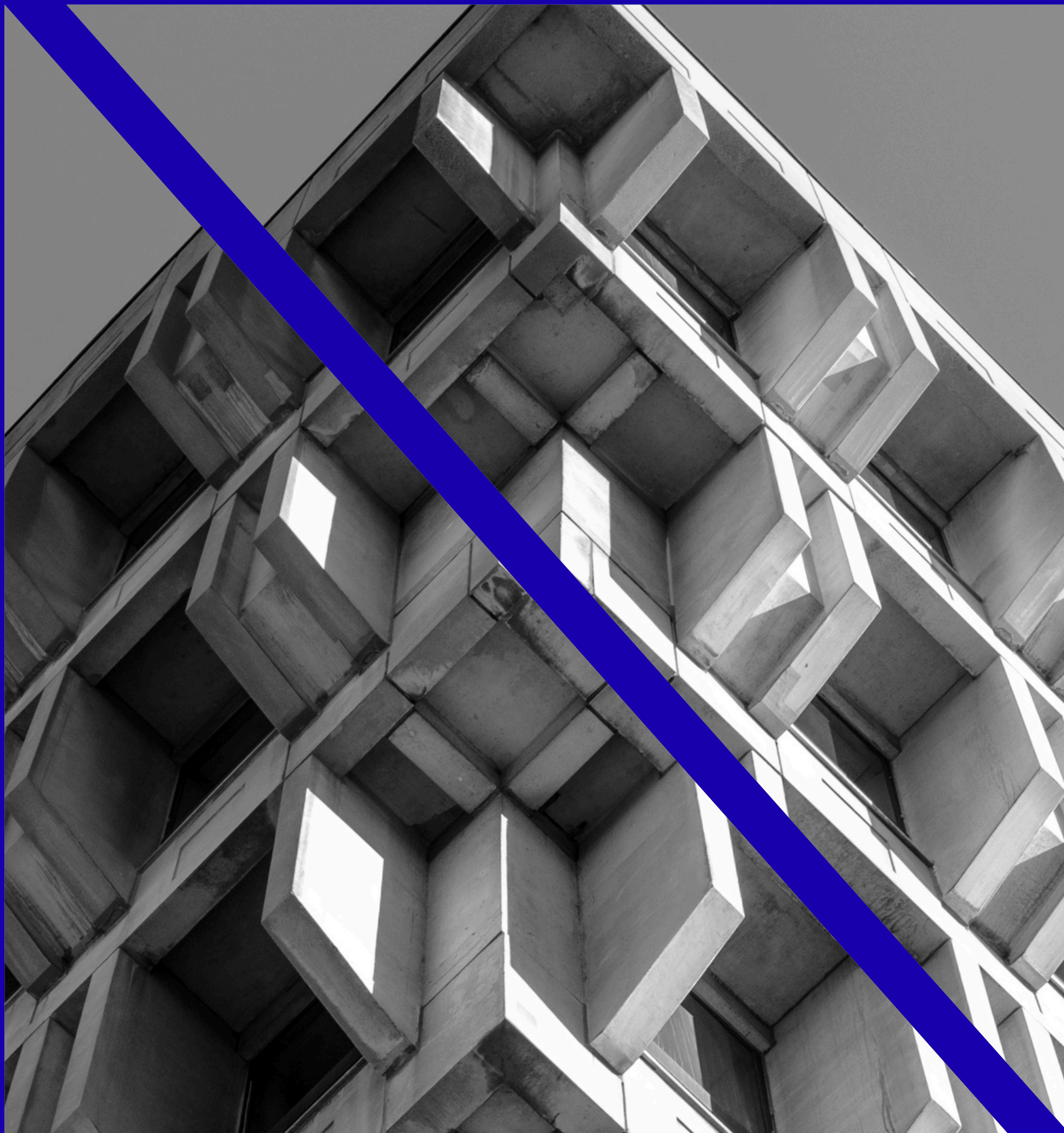




# UNE FICTION RADIOPHONIQUE D'APRÈS L'ŒUVRE D'ITALO CALVINO



## LES VILLES INVISIBLES

Podcast en 7 épisodes réalisé par des lycéens et des étudiants dans le cadre du projet de médiation culturelle "Longueur d'ondes" mené par le Théâtre Municipal de Fontainebleau - SAISON 2025/2026

*Artistes intervenants : Sylvain Fontimpe, Dimitri et Manuel Dedonder en partenariat avec la compagnie Légendes Urbaines / Participants : 2<sup>nd</sup> ASSP (Accompagnement, Soin et Service à la Personne) du lycée professionnel Blanche de Castille et L1 PPPE (Parcours Préparatoire au Professorat des Écoles) du lycée François I<sup>er</sup>*

# LONGUEUR D'ONDES

## PROJET DE MÉDIATION CULTURELLE FIL ROUGE DU THÉÂTRE MUNICIPAL SAISON 2025/2026

Chaque saison le Théâtre Municipal de Fontainebleau propose une médiation culturelle fil rouge en lien avec sa programmation.

Cette année, plusieurs spectacles étant des adaptations de romans ou de films, il a été imaginé de mener un projet autour de cette thématique en proposant aux participants de transposer une œuvre artistique sous une autre forme que sa forme originelle.

Deux groupes ont ainsi réalisé, entre le mois de février et le mois de mai, l'adaptation du roman *Les Villes Invisibles* d'Italo Calvino en fiction radiophonique. Encadrés par le comédien, auteur et metteur en scène Sylvain Fontimpe ainsi que les ingénieurs du son Dimitri et Manuel Dedonder, une classe de lycéens professionnels et une classe d'étudiants ont travaillé en parallèle à la création d'un podcast en 7 épisodes.

Après avoir choisi plusieurs textes extraits du roman, ils se sont lancés en petits groupes dans ce que l'on appelle la création sonore et ont imaginé la forme de leurs récits radiophoniques. Tous ont enregistré leurs voix, sont allés capter des sons et se sont essayés au montage, apportant une touche singulière à leurs réalisations.

# SOMMAIRE

## 1. **ZEMRUDE**

Erica, Azilise, Loïs, Eugène, Lou (L1 PPPE) - Page 4

## 2. **CLOE**

Jeanne, Cybèle, Clémence, Loane, Emma (2nd ASSP) - Page 5

## 3. **LEONIA**

Jeanne, Léa, Emma, Camille (L1 PPPE) - Page 7

## 4. **SOFRONIA** (réécriture)

Manon, Anaïs, Naël, Nael, Sarah (2nd ASSP) - Page 10

## 5. **ARMILLA**

Léa, Lucie, Margot, Constance, Ilian (L1 PPPE) - Page 11

## 6. **RAISSA**

Sophie, Émilie, Ambre, Justine, Ema (2nd ASSP) - Page 13

## 7. **EUTROPIA**

Louane, Sophia, Jade, Anne-Sophie, Précil (L1 PPPE) - Page 15

# ZEMRUDE

ERICA, AZILISE, LOÏS, EUGÈNE, LOU

C'est l'humeur de celui qui la regarde qui donne à la ville de Zemrude sa forme. Si tu y passes en sifflotant, le nez en l'air en suivant ton sifflotement, tu la connaîtras de bas en haut : balcons, rideaux qui volètent, jets d'eau. Si tu t'y promènes avec le menton contre la poitrine, avec les ongles plantés dans la paume de la main, tes regards iront se perdre au ras du sol, dans les caniveaux, les bouches d'égout, les arêtes de poissons, les papiers sales. Tu ne peux pas dire qu'un aspect de la ville soit plus vrai que l'autre, mais tu entends parler de la Zemrude d'en haut surtout par ceux qui se la rappellent en s'enfonçant dans la Zemrude d'en bas, alors qu'ils parcourent tous les jours les mêmes bouts de rue et qu'ils retrouvent au matin la mauvaise humeur du jour d'avant incrustée au pied des murs. Pour tout le monde vient tôt ou tard le jour où l'on abaisse le regard en suivant les tuyaux de la gouttière et où il devient impossible de le détacher du pavé. Le cas inverse n'est pas exclu, mais il est plus rare : c'est pourquoi nous continuons à sillonner les rues de Zemrude avec des yeux qui fouillent désormais sous les caves, jusqu'aux fondations, aux puits.

# CLOE

JEANNE, CYBÈLE, CLÉMENCE, LOANE, EMMA

À Cloe, grande ville, les personnes qui passent dans les rues ne se connaissent pas. Quand elles se voient, elles imaginent mille choses l'une à propos de l'autre, des rencontres qui pourraient avoir lieu entre elles, des conversations, des surprises, des caresses, des morsures. Mais personne ne salue personne, les regards se croisent une seconde et puis se fuient, cherchent d'autres regards, ne s'arrêtent pas.

Passent une jeune fille qui fait rouler l'ombrelle qu'elle tient sur son épaule, et aussi un peu ses hanches. Passe une femme de noir vêtue qui fait bien son âge, avec les yeux inquiets sous le voile et les dents qui tremblent. Passe un géant tatoué ; un homme jeune avec les cheveux blancs ; une naine ; deux jumelles vêtues de corail. Quelque chose court entre eux à vive allure, un échange de regards comme des lignes qui relient une figure à l'autre et dessinent des flèches, des étoiles, des triangles, jusqu'à ce que toutes les combinaisons soient épuisées en un instant, et d'autres personnages entrent en scène : un aveugle avec un guépard qu'il tient enchaîné, une courtisane avec un éventail en plumes d'autruche, un éphèbe, une femme-canon.

Ainsi, entre ceux qui se trouvent côte à côté par hasard pour se protéger de la pluie sous une tente du bazar, ceux qui s'arrêtent pour écouter la fanfare sur la place, des rencontres se consomment, des scènes de séduction, des rapports sexuels des orgies, sans la moindre parole échangée, sans qu'un doigt effleure qui que ce soit, et presque sans lever les yeux.

Une vibration luxurieuse agite sans cesse Cloe, la plus chaste des villes. Si des hommes et des femmes commençaient à vivre leurs songes éphémères, chaque fantôme deviendrait une personne avec laquelle se lancer dans une histoire de poursuites, de fictions, de malentendus, de heurts, d'oppressions, et le manège des fantaisies s'arrêterait.

# LEONIA

JEANNE, LÉA, EMMA, CAMILLE

La ville de Leonia se refait elle-même tous les jours : chaque matin, la population se réveille dans des draps frais, se lave avec des savonnettes à peine sorties de leur emballage, enfle des peignoirs flambant neufs, extrait du frigo la plus perfectionnée des conserves encore intactes, en écoutant les derniers tubes avec un poste dernier modèle.

Sur les trottoirs, enveloppés dans des sacs en plastique impeccables, les restes de la Leonia d'hier attendent la benne à ordures. Pas seulement des tubes de dentifrice écrasés, des ampoules grillées, des journaux, des boîtes, des matériaux d'emballage, mais aussi des radiateurs de salle de bains, des encyclopédies, des pianos, des services de porcelaine : c'est moins à partir des choses qui sont chaque jour fabriquées vendues et achetées qu'on mesure l'opulence de Leonia qu'au regard des choses qui tous les jours se trouvent jetées pour faire de la place aux neuves. C'est au point qu'on se demande si la véritable passion de Leonia est vraiment, comme on le raconte, la jouissance de choses nouvelles et différentes, ou si elle n'est pas plutôt d'expulser, d'éloigner, de se défaire d'une impureté récurrente.

Ce qui est certain, c'est que les éboueurs sont accueillis comme des anges [...].

Où les éboueurs portent chaque jour leur chargement, nul ne se le demande : hors de la ville, la chose est entendue; mais chaque année la ville s'agrandit, et les immondices doivent reculer plus loin ; l'importance de la production augmente et les piles s'élèvent, se stratifient, se déploient sur un territoire plus vaste.

[...] C'est une forteresse de détritrus indestructibles qui entoure Leonia, la domine de tout côté, comme un cirque de montagnes.

Voici le résultat : plus Leonia expulse de choses, plus elle en accumule; [...] des ordures de la veille [...] sur les ordures de l'avant-veille et de tous les jours, années, lustres.

Les ordures de Leonia finiraient peu à peu par envahir le monde, si sur la décharge infinie ne pressaient, au-delà de la dernière crête, les décharges des autres villes qui elles aussi rejettent loin d'elles des montagnes de déchets. Peut-être le monde entier, par-delà les frontières de Leonia, est-il recouvert de cratères de déchets, chacun avec au centre une métropole en éruption ininterrompue. [...]

Plus l'altitude augmente, plus le danger d'un éboulement menace : il suffit qu'un vieux pot, un pneu, une fiasque dépaillée roule du côté de Leonia et une avalanche de chaussures dépareillées, de calendriers des années passées,

de fleurs desséchées submergera la ville sous son propre passé qu'elle tentait en vain de repousser, mélangé à celui des villes limitrophes, enfin nettoyées : un cataclysme aplatira la sordide chaîne montagneuse, effacera toutes les traces de la métropole toujours vêtue de neuf. Déjà on s'apprête dans les villes voisines avec des rouleaux compresseurs pour aplanir le sol, s'étendre dans le nouveau territoire, s'agrandir, rejeter plus loin les nouvelles ordures.

# SOFRONIA

RÉÉCRITE PAR MANON, ANAÏS, NAËL, NAEL, SARAH

La ville de Sofronia se compose de deux moitiés de ville. Dans l'une se trouvent le grand huit avec des descentes vertigineuses, le manège avec ses chaises volantes, la roue avec ses cages qui tournent, des enfants qui courent et qui réclament des pommes d'amour. Ils donnent tout pour attraper le mickey. Les habitants sont toujours joyeux et pour l'éternité.

L'autre moitié de la ville est abandonnée et déserte. On marche sur des vieux pavés tout abîmés, des câbles électriques retombent sur le sol. Tout est gris, sans couleur, cassé et poussiéreux.

Ainsi, chaque année arrive le jour de la commémoration de la fin de la guerre, celle qui a détruit une partie de la ville. Tous les habitants se rejoignent sur l'ancienne place du marché, tous habillés de couleur vive pour ne pas penser à leur vie d'avant.

Ce jour-là, nous, quatre femmes et un homme, avons décidé de rénover la partie cassée de Sofronia pour rendre à la ville toute sa grandeur. Une collecte de fonds a été organisée et tout le monde a participé. Après dix ans de rénovation, Sofronia a un nouveau nom : Samanaïs. La contraction de nos cinq prénoms.

# ARMILLA

LÉA, LUCIE, MARGOT, CONSTANCE, ILIAN

Qu'Armilla soit dans cet état parce qu'elle est inachevée ou parce qu'elle a été démolie, qu'il y ait là-dedans un enchantement ou un simple caprice, moi je n'en sais rien. Le fait est qu'elle n'a ni murs, ni toits, ni sols : elle n'a rien qui la fasse ressembler à une ville, sauf les tuyaux de canalisation, qui montent à la verticale là où il devrait y avoir les maisons et se ramifient là où il devrait y avoir les étages: une forêt de tuyaux qui finissent en robinets, douches, siphons, trop-pleins. Contre le ciel brille de son éclat blanc un lavabo ou une baignoire ou d'autres pièces en faïence, comme des fruits tardifs restés accrochés aux arbres. Tout se passe comme si les plombiers avaient achevé leur travail et s'en étaient allés avant l'arrivée des maçons ; à moins que leurs installations, indestructibles, aient résisté à une catastrophe, tremblement de terre ou corrosion des termites.

Abandonnée avant ou après avoir été habitée, on ne saurait dire qu'Armilla a été désertée. À toute heure, si on lève les yeux parmi les tuyauteries, il n'est pas rare d'apercevoir une femme jeune ou plusieurs, sveltes et pas très grandes, qui se recroquevillent dans les baignoires, qui se courbent sous les douches suspendues dans le vide, qui font des ablutions, ou qui se sèchent, ou qui se parfument,

ou qui peignent leurs longues chevelures au miroir. Dans le soleil brillent des fils d'eau éparpillés par les douches, les jets des robinets, les jets d'eau, les éclaboussures, la mousse des éponges.

L'explication à laquelle je suis arrivé est la suivante : des cours d'eau canalisés dans les tuyauteries d'Armilla sont restées maîtresses nymphes et naïades. Habituees à remonter les veines souterraines, il leur a été facile de s'avancer dans le nouveau règne aquatique, de sourdre des sources démultipliées, de trouver de nouveaux miroirs d'eau, de nouveaux jeux, de nouvelles manières de jouir de l'eau. Il se peut que leur invasion ait chassé les hommes, ou il se peut qu'Armilla ait été construite par les hommes comme un don votif pour s'attirer les grâces des nymphes offensées par leur mainmise sur l'eau. Quoi qu'il en soit, elles ont l'air contentes maintenant, ces petites dames : le matin on les entend chanter.

# RAISSA

SOPHIE, ÉMILIE, AMBRE, JUSTINE, EMA

Elle n'est pas heureuse, la vie à Raissa.

Dans les rues, les gens marchent en se tordant les mains, lancent des imprécations contre les enfants qui pleurent, s'appuient aux parapets du fleuve, les tempes entre les poings, se réveillent le matin d'un mauvais rêve pour en commencer un autre. Parmi les établis où, à chaque instant, on se donne un coup de marteau sur les doigts et l'on se pique avec une aiguille, ou sur les colonnes de chiffres tordus des registres des négociants et des banquiers, ou devant les files de verres vides sur le zinc des bistrots, heureusement que les têtes penchées vous épargnent leurs regards torves.

Dans les maisons, c'est pire, et il n'est pas nécessaire d'y entrer pour le savoir : l'été, les fenêtres retentissent de disputes et d'assiettes cassées.

Pourtant, à Raissa, à tout moment, il y a un enfant à sa fenêtre qui rit en voyant un chien qui a sauté sur un toit pour attraper un bout de polenta qu'un maçon a fait tomber du haut d'un échafaudage en s'exclamant « Ma beauté, laisse-moi tremper ! » à une jeune serveuse qui soulève un plat de ragoût sous sa pergola, contente de le servir au marchand de parapluies qui fête une bonne affaire,

une ombrelle blanche de dentelle blanche achetée par une grande dame pour se pavaner aux courses, amoureuse d'un officier qui lui a souri en sautant la dernière haie, heureux personnellement, mais moins que son cheval qui volait par-dessus les obstacles en voyant voler dans le ciel un francolin, heureux oiseau, libéré de sa cage par un peintre, heureux de l'avoir peint plume après plume piqueté de rouge et de jaune dans une miniature de cette page de livre où un philosophe dit : « Même à Raissa, ville triste, court un fil invisible qui par instants relie un être vivant à un autre et se défait, puis se tend à nouveau entre des points en mouvement, dessinant de nouvelles figures rapides, si bien qu'à chaque seconde la ville malheureuse contient une ville heureuse qui ne sait même pas qu'elle existe. »

# EUTROPIA

LOUANE, SOPHIA, JADE, ANNE-SOPHIE, PRECIL

Une fois qu'il a pénétré le territoire qui a Eutropia pour capitale, le voyageur ne voit pas une ville mais plusieurs, d'égale grandeur, qui ne diffèrent pas les unes des autres, et qui se trouvent éparpillées sur un haut plateau vaste et ondulé. Eutropia n'est pas une ville, mais toutes ces villes ensemble ; une seule est habitée, toutes les autres sont vides ; on procède à tour de rôle. Je vous dirai maintenant comment. Le jour où les habitants se sentent accablés de fatigue, et que personne ne supporte plus son métier, ses parents, sa maison et sa rue, les dettes, les gens qu'il faut saluer ou qui saluent, à ce moment-là tous les habitants décident de se déplacer dans la ville la plus proche qui les attend, vide et comme neuve, et où chacun choisira un autre métier, une autre femme, verra un autre paysage en ouvrant sa fenêtre, occupera ses soirées avec d'autres passe-temps, d'autres amis, d'autres médisances. C'est ainsi que leur vie se renouvelle de déménagement en déménagement, entre des villes qui, l'une en raison de son exposition, l'autre à cause de son inclination ou de ses cours d'eau, présentent chacune des différences par rapport aux autres. Comme leur société est ordonnée sans grandes différences de richesse ou d'autorité, le passage d'une

d'une fonction à l'autre se fait presque sans heurts ; la variété est assurée par la multiplicité des tâches qui est si grande que, dans l'espace d'une vie, il est rare que quelqu'un reprenne un métier qu'il avait déjà exercé.

Ainsi la ville répète sa vie à l'identique en se déplaçant vers le haut et vers le bas sur son échiquier vide. Les habitants recommencent à réciter les mêmes scènes avec des acteurs différents ; ils redisent les mêmes répliques avec des accents articulés différemment ; ils ouvrent grand la bouche dans des bâillements égaux. Seule parmi toutes les villes de l'empire, Eutropia reste identique à elle-même. Mercure, dieu des volubiles, à qui la ville est consacrée, accomplit ce miracle ambigu.

# REMERCIEMENTS

Le Théâtre Municipal remercie ...

Les enseignantes Carole Quinton, du lycée professionnel Blanche de Castille, et Stéphanie Vavasseur-Baudet, du lycée François Ier qui ont immédiatement été volontaires pour participer à ce projet d'action culturelle avec leurs classes et qui nous ont permis de le porter auprès de leurs élèves et de leurs étudiants. David Leconte, qui nous a ouvert son CDI et nous a aidés à mettre en place le projet au sein du lycée Blanche de Castille.

Les artistes intervenants qui ont imaginé le contenu et le déroulé des ateliers avec la médiatrice du Théâtre, et qui se sont investis pendant plusieurs mois pour que cette fiction radiophonique - entièrement réalisée par les participants - voie le jour.

Sylvain Fontimpe de la compagnie Légendes Urbaines ainsi que Dimitri et Manuel Dedonder avec les studios Mégaphone.

La Médiathèque - et toute son équipe - qui accueille la restitution et l'exposition sonore au mois de juin.

L'équipe technique du Théâtre pour l'installation de l'exposition sonore.

Fontainebleau

